

L'ours

À la mémoire de Monsieur Denis Chrétien, d'Amos.

par Jean Désy

QUAND JE PENSE à ton histoire, je veux mourir. Papa. Pendant des mois, j'ai cru que je ne passerais tout simplement pas au travers de ma vie. Avec ce qui t'est arrivé, je me disais que le monde de la forêt, c'était fini pour moi. Fini pour toujours. Comme c'était fini pour toi.

Tu m'as tout appris du bois. Tu m'emmenais dans la forêt quand j'étais petit. Je suis né dans le bois, pour ainsi dire. La forêt, c'était une partie de moi. Jusqu'à ta mort. C'est toi qui m'as appris à pêcher, à canoter ; c'est toi qui m'as appris le nom des arbres, qui m'as appris le plus important : à *sentir* le bois. Je me souviens : j'avais quatre ans, j'étais dans tes bras, tu m'as approché la tête d'une branche de sapin et tu m'as dit : « Sens ! » On s'enivre rien qu'à respirer un sapin, son écorce, ses aiguilles. « Goûte ! » me disais-tu, parfois, en prélevant l'écorce avec ton canif. L'aubier d'épinette ne goûte pas la même chose que l'aubier de sapin. Papa. J'ai aimé travailler en forêt avec toi. Curieux, tout de même, que je sois devenu ton patron. Pourtant, même quand nous nous trouvions à cent kilomètres de distance l'un de l'autre, nous étions ensemble. Le monde des arbres nous réunissait. Là, il n'y a ni patron ni subalterne, aucune entrave au simple plaisir de marcher et de respirer.

Puis je n'ai même plus été capable de regarder un sous-bois, de loin, de la route, en camion. Je pensais à la pénombre d'une talle d'aulnes et je me mettais à frissonner. J'avais mal au cœur. En même temps, je sentais la peur, une peur puissante qui me coupait le souffle. Pour la première fois, j'ai été mené par la peur. Je me disais que plus jamais je ne remettrais les pieds en forêt. Je pense à toi, papa... J'ai vécu un cauchemar. Mais le tien a peut-être été mille fois pire... À moins que, comme le docteur l'a dit, tu n'aies pas vécu de cauchemar. Un bruit, un souffle, puis tout s'est brusquement terminé. Peut-être. En ce moment, cette idée me donne du courage. Je ne pensais pas que ces quelques mots auraient tant d'importance : « Il n'a pas souffert. » S'il avait fallu que tu restes en vie pendant une heure, ou même

plusieurs heures... Je ne veux pas y penser, ou je ne voulais pas y penser. Je braillerais comme un veau. Tu me vois en train de pleurer ? J'avais six ans. Devant la maison, j'étais assis par terre et je pleurais. C'est toi qui es venu me chercher. Je m'en faisais bien plus pour ma bicyclette que pour mon genou coupé. Tu m'as dit : « On t'en achètera une autre, bicyclette ! » Aussi simple que ça ! Aussi simple que de travailler à nouveau. Je ne pensais pas que j'en aurais la volonté. Auparavant, au moindre craquement insolite, au simple passage du vent entre les branches, j'étais pris de frissons. Je faisais dix pas et je sursautais, toujours pour des riens. Puis je me suis habitué, petit à petit. J'ai même abandonné le travail de bureau pour ne plus faire que de l'inventaire forestier. Comme si j'avais voulu te remplacer et continuer ce qui te rendait tellement heureux. Peu à peu, j'ai réappris à aimer la forêt. Comme tu me l'avais montré. Toucher le bois, un peu plus, chaque jour. Partir, à pied ou en raquettes. Ne pas rater une seule journée sans respirer l'odeur sucrée des résineux. Papa...

Félix m'accompagne maintenant dans mes sorties. C'est grâce à lui que j'ai pu me libérer de mes frissons. Jamais je n'aurais pensé que j'aurais besoin d'un labrador pour marcher en forêt. Aurais-je jamais pu croire que je te perdrais comme je t'ai perdu ? On ne pense pas. On ne pense jamais assez à la mort de son père. Ou l'on y pense trop.

C'était le printemps autour de Waswanipi. La neige recouvrait encore partout le sol. Pendant des semaines, il avait gelé dur, plus qu'à l'accoutumée, puis il y avait eu un redoux exceptionnel qui a duré quarante-huit heures. Ces jours-là, tu étais dans le bois. La compagnie comptait exploiter la forêt au nord de la ligne d'Hydro-Québec, un peu à l'ouest du village cri. Les arbres étaient mûrs, en bonne santé. Les bûcherons allaient venir au cours de l'été. Tu arpentais le pays. Je sais comment tu pouvais te réjouir de simplement te trouver en forêt. Tu prenais un azimuth à la boussole, tu déroulais ton *topofil*, tu frôlais les arbres. Des journées de temps, en silence, tu attachais aux troncs des fanions orange pour délimiter les zones de coupe. En silence. C'est sûrement ce que tu appréciais le plus, le silence.

Le Dr Jean Désy, omnipraticien, exerce au Nunavik et dans le pays cri.

Le mardi soir, tu étais passé chez moi, à Senneterre, rien que pour me saluer. Tu repartais pour Waswanipi. Tu chantaient. Tu étais heureux. Papa. Tu devais revenir à Quévillon en fin d'après-midi, jeudi, avec Fernande, ta nouvelle amie. Nous avions prévu souper tous ensemble, chez tante Rita. Tu devais passer te laver à ton appartement, à Miquelon. Tu irais chercher Fernande chez elle, puis tu arriverais tout content, comme d'habitude, peut-être en nous chantant ce que tu appelais tes « nouvelles compositions ». Marie, ma blonde, serait là. Elle avait hâte de te revoir. Elle me disait souvent qu'elle ne te voyait pas assez. Elle aimait t'entendre parler de la forêt et du ciel, et du vent, et des animaux. Je crois que j'ai aimé Marie parce qu'elle aimait qu'on lui parle du bois, même si c'est une fille de la ville. Elle t'aimait beaucoup, papa.

Chez ma tante, nous t'avons attendu. Sylvain était là, un peu par hasard. Il m'avait téléphoné, je l'avais invité à se joindre à nous. Il était revenu de Waswanipi avant midi, plus tôt que prévu parce qu'il se sentait grippé. Il s'occupait d'inventaire au sud de ton territoire, à l'ouest du lac Opémiska. Il avait vu ton camion stationné sur la route menant au lac Short. Il avait même aperçu la trace de ta motoneige qui décollait sous la ligne de l'Hydro. Il était l'un de tes amis. Il est mon meilleur ami. En fin de soirée, Rita a commencé à s'inquiéter. Moi, je ne me tracassais pas. « En train de se pomponner pour sa blonde ! ai-je lancé à la blague. À moins qu'il ait fait une pause au bar de danseuses... » Rita a tout de suite réagi. Bien entendu, je rigolais. Papa. Tu m'avais dit que, depuis la mort de maman, la forêt te contentait. Tu avais bien eu deux ou trois blondes. Mais avec Fernande, ça semblait plus sérieux. As-tu jamais été sérieux avec les femmes ? Un jour, alors que nous pêchions le brochet, tu m'avais confié que les femmes avaient failli te perdre. Mais là où tu ne t'étais jamais perdu, c'était dans le bois. Là, impossible de t'égarer. Même sans boussole, tu retrouvais toujours ton chemin, n'importe où, par n'importe quel temps. En plus, le territoire que tu arpentais, aux environs de Waswanipi, n'était pas loin de la grand-route. Une panne ? Tu aurais alors tenté de nous avertir par radio. Un accident, une chute dans une crevasse, en motoneige ? Tu pouvais être blessé, sur le bord d'un ruisseau, la jambe cassée...

Le repas s'est terminé alors que tout le monde se posait des questions. Un retard, c'est un retard ! Il y avait une bonne explication à ton absence. J'avais envie de blaguer, de dire n'importe quoi. Vers minuit, j'ai demandé à Sylvain ce qu'il en pensait. Marie, qui travaillait à l'école le lendemain, de-

vait retourner à Senneterre. J'ai décidé d'accompagner Sylvain jusqu'à Miquelon. De là, nous allions décider de la conduite à suivre. Partir en pleine nuit pour te retrouver ? J'y pensais, et sérieusement. Mais Sylvain était d'avis qu'il fallait patienter. Par nature, mon ami est plus calme que moi. À maintes reprises, au cours de la soirée, j'avais téléphoné chez toi : rien. Étais-tu dans le bois, couché sous un sapin ou dans ton camion ? Qu'est-ce qui se passait ?

À Miquelon, nous avons trouvé ton appartement vide. Je n'ai plus eu qu'une seule envie : repartir sur l'heure ! Mais il s'était mis à neiger en tempête. Et comme il faut compter une grosse heure pour se rendre à Waswanipi... Sylvain m'a convaincu de patienter jusqu'à l'aube. Étendu sur le divan du salon, tout habillé, je n'ai pu fermer l'œil. Les femmes avaient tenté de se faire rassurantes. « J'ai confiance en ton père ! » avait dit Rita, comme pour se fortifier elle-même. On pouvait te faire confiance, c'est sûr. Je t'avais toujours fait confiance, toute ma vie. Pourtant, une terrible intuition me tenaillait. Vers quatre heures et demie du matin, j'ai réveillé Sylvain. La neige avait cessé. Nous sommes partis.

Ton camion se trouvait à l'endroit même où Sylvain l'avait vu la veille. Les traces de motoneige avaient été passablement effacées, mais on les apercevait encore, sous les pylônes électriques. Sylvain m'a aidé à descendre ma motoneige du camion, puis nous sommes partis en direction de la zone 4, au nord-ouest. De chaque côté de la ligne de l'Hydro, l'année précédente, la compagnie avait procédé à une vaste coupe de bois. Soudain, tout m'a paru décharné, débâti, laid, très laid. Débusqueuses et tronçonneuses avaient tout détruit. La forêt endure mal les coupes à blanc, les trop profondes ornières laissées par les machines massives. Je me disais depuis des années que la compagnie devrait changer ses méthodes. Nous nous enfoncions dans une espèce de *no-man's land*, en direction d'une portion de forêt restée intacte, là où, techniquement, tu devais te trouver. Papa. De chaque côté, sur des kilomètres, il n'y avait qu'un enfer. Ici et là, des tas de branchages emmêlés à des billots pourris formaient des andains, de ridicules collines de mort. Tout à coup, alors que nous roulions, j'ai eu presque honte de mon métier. Pour la première fois. Je me suis dit qu'un jour, toi et moi, nous aurions le courage de dénoncer ces manières de tout défaire. Couper des arbres, soit, mais pas n'importe comment ! Il ne faut pas que les bûcherons laissent derrière eux des déserts où même les mouches noires n'ont plus envie de vivre ! Je me suis mis à claquer des dents. Je n'étais pas habillé assez chau-

dement. Il devait faire moins dix degrés. Le redoux avait été de courte durée. Le printemps vrai viendrait plus tard. Sylvain, derrière moi, se tenait tant bien que mal sur la motoneige. J'allais vite. Dans un chemin enfin bordé de grandes épinettes adultes, j'ai bifurqué. Ici, la forêt n'avait pas encore été « déviargée ». Plus nous avançons et plus je tremblais, à cause de l'angoisse qui se mêlait au froid. Je n'osais trop réfléchir. Papa...

Ta motoneige était garée au bout du chemin. Sylvain a tout de suite procédé à une inspection : aucune panne ! La clef étant restée sur le tableau de bord, il a pu faire démarrer le moteur. Sur la gauche, j'ai vu des traces de raquettes qui pénétraient dans le bois. Nous les avons suivies en courant. Sylvain a vite remarqué un premier fanion orange, attaché à un bouleau. Tu étais passé par là, la veille, probablement. Sous le couvert des résineux, tes traces devenaient faciles à suivre. Sur la croûte, même sans raquettes, je me dépêchais. De temps en temps, je m'affalais. Dans les saint-michels, le couvert de neige s'effondrait. Je suis. Mes poumons sifflaient. Mais je me démenais. Sylvain m'a conseillé de ralentir. J'ai découvert un autre fanion devant un bosquet d'épinettes noires. Après avoir calé jusqu'à la taille dans des aulnes, j'ai cessé de courir. Hors d'haleine, je me disais qu'il ne fallait pas perdre ta trace. Tu étais bien quelque part, pas très loin, je le sentais. Papa ! Soudain, Sylvain est tombé sur un bout de *topofil* intact. J'ai crié, hurlé, répétant ton nom plusieurs fois. Sylvain, lui, ne disait rien. Du doigt, il m'a montré un objet, au pied d'un sapin. Une botte ! J'ai couru. C'était bel et bien ta botte droite, encore attachée à sa raquette. À l'intérieur, il y avait même un bas de laine. Avais-tu souffert d'un malaise ? À cinquante-huit ans, un homme peut toujours être pris d'un malaise cardiaque. Mais de là à perdre une botte ? Avais-tu paniqué ? Sylvain soulevait cette hypothèse. Non ! Impossible ! Pas toi ! D'autres, mais pas toi ! Sylvain s'est excusé. J'avais dû parler avec colère. Je me suis excusé. Qu'est-ce qui s'était passé ? Papa !

Entre deux sapins, Sylvain a vu ton parka qui traînait sur la neige. Je l'ai ramassé. Tout près, il y avait ton dossard rouge et l'autre botte, détachée de la raquette, celle-là. C'est à ce moment que j'ai remarqué plusieurs déchirures à ton parka. Il manquait même une manche. Sylvain a vu des traces d'animal, recouvertes en partie par la poudreuse. Au début, je n'ai pas voulu regarder. Ces traces étaient un hasard. Je ne voulais pas y croire. C'était trop facile, ou trop terrible, ou trop impossible. Sylvain a mis deux doigts dans l'une des traces. « Un ours. Un gros ! », a-t-il dit. Mais ça n'arrive jamais, les accidents avec les ours. Ils sont là, on les rencontre ;

ils se sauvent dès qu'ils nous voient, dès qu'ils nous sentent. Avec les ours noirs, c'est toujours comme ça ! Parfois, ils grognent, mais dès qu'il y a contact, ils déguerpissent. Les cas d'humains attaqués par des ours sont des exceptions, des faits rares, extrêmement rares. Chez les Cris, même les plus âgés ne se souviennent pas qu'un ours ait blessé un chasseur, un trappeur ni même un enfant. Depuis quinze ans, chaque année ou presque, il m'était arrivé de me retrouver face à face avec un ours, mais sans autre conséquence qu'un bon coup d'adrénaline. Tout à coup, j'ai vu ta chemise, enroulée autour d'un chicot, en lambeaux, comme si tu t'étais battu. Papa ! En même temps que Sylvain, derrière des aulnes enchevêtrés, j'ai aperçu des jambes tout près d'un sapin déraciné. Comme si le reste du corps avait été avalé par la terre ! « C'est pas catholique ! » a dit Sylvain.

Le souffle court, nous nous sommes rapprochés. Des jambes sortaient du sol. Mon cœur a voulu s'arrêter. Sylvain a touché un talon. Puis, comme si on l'avait mordu, il a bondi. « Recule ! » L'année précédente, au nord du lac Opémiska, à la fin de février, il était lui-même tombé dans une ouache d'ours. Tout à coup, ça lui revenait en mémoire. Le couvert de neige et de branchages s'était effondré. Sylvain avait atterri sur le dos d'une ourse endormie. Deux petits d'à peine quelques semaines tétaient leur mère. Sylvain avait drôlement grafigné pour se sortir du trou. Les nouveau-nés braillaient. L'ourse, en hibernation, ne s'était pas réveillée, pas tout de suite en tout cas. Sylvain avait eu la peur de sa vie.

Devant les jambes qui émergeaient du sol, Sylvain me racontait sa mésaventure, comme s'il avait voulu que je comprenne. Mais cette fois, la bête avait attaqué. Il y avait eu combat ! Un homme en avait perdu ses bottes et presque tous ses vêtements... Non ! Je ne voulais pas le croire. J'ai dit qu'il fallait faire quelque chose, tout de suite ! Sylvain a dit qu'il valait mieux aller chercher de l'aide. Dans mon camion, je gardais toujours une carabine de calibre 22 cachée sous le banc, dans une guenille. Mais je ne pouvais bouger. Ces jambes me faisaient penser à celles d'une poupée. Je ne te connaissais pas des jambes si raides et si bleues. « Il y a un ours là-dedans ! a dit Sylvain en me tirant par la manche. On va revenir ! » Puis il m'a presque poussé.

Je n'ai pas discuté. J'ai pensé à ma dernière rencontre avec une ourse, l'été d'avant. Au détour d'un sentier, j'avais failli marcher sur un ourson qui, en me voyant, s'était mis à geindre. Pris de peur, il s'était réfugié dans un grand bouleau, jusqu'à faire balancer l'arbre, au sommet. Il aurait pu dégingoler. Tout à coup, j'ai vu sa mère dans un bosquet

d'ifs, à une dizaine de mètres. Elle m'a regardé, puis elle a foncé droit dans ma direction, pour s'arrêter net, à dix pas, furieuse, imposante. Tout en montrant les crocs et en reniflant, elle s'est mise à frapper le sol de ses pattes. Elle aurait pu charger, m'attaquer, mais elle a plutôt continué à me signifier que je devais disparaître. Son ourson, au sommet du bouleau, l'appelait à s'époumoner. J'ai pris mes jambes à mon cou, sans regarder en arrière. J'ai couru, longtemps, jusqu'à ce que je n'entende plus rien. Papa !

Une fois arrivé à ma motoneige, j'ai repris mes sens. J'avais marché comme un somnambule. Sylvain a fait démarrer ton véhicule. Avec les deux motoneiges, nous avons regagné la route. Là, en nous servant de la radio du camion, nous avons alerté les policiers de Waswanipi. Une vingtaine de minutes plus tard, deux Cris sont arrivés. Je leur ai donné ma version des faits. Ils m'ont écouté attentivement. J'ai dit que s'ils avaient eu une carabine, nous aurions pu repartir ! J'étais nerveux. Le plus grand des policiers, un dénommé Saganash, portait un revolver à la ceinture. Je lui ai montré ma 22. Il a dit que c'était sûrement plus prudent d'avoir une arme de fort calibre. Il parlait lentement, en français. Il était énorme, comme son collègue, comme la plupart des Cris, plus grand que moi d'une tête. Il a ajouté que le territoire situé à l'ouest de la route étant sous la juridiction de la Sûreté du Québec, il était préférable de prévenir les policiers de Quévillon. Se rassoyant dans son camion, il a lancé un appel, expliquant qu'il y avait eu un accident... L'ours était probablement encore là... J'avais le sentiment bizarre que cette histoire ne me concernait plus. Papa...

L'autre Cri a proposé qu'on fasse venir l'ambulance de Waswanipi. Le policier a communiqué avec l'infirmière de garde au dispensaire. Il était environ deux heures de l'après-midi. Je ne pensais plus à repartir tout de suite. Les Cris étaient placides. Cela m'aidait. Était-ce toi, papa, le corps enfoui aux trois-quarts dans la tanière ? Petit à petit, j'ai repris mon calme, gagné par l'attitude des policiers cris et par la patience tranquille de Sylvain. Une infirmière allait venir...

Les gens de la Sûreté du Québec, à Quévillon, ont rappelé : l'inspecteur Dugas serait là dans deux heures. Pourquoi pas deux jours ! J'ai eu envie de réagir, de leur dire de se dépêcher. Il y a bien des hélicoptères en Abitibi ! Je me suis ressaisi. J'ai ramassé un glaçon que j'ai sucé pour me rafraîchir la gorge. Tandis que Sylvain placotait avec les Cris, je suis allé m'asseoir sur ma motoneige pour attendre. Papa...

L'ambulance est arrivée. L'infirmière est descendue, une femme d'une trentaine d'années, suivie par le chauffeur cri et par deux hommes. Le plus petit, barbu, paraissait avoir ton âge. L'autre, aux cheveux blonds, avait peut-être quarante ans. Se doutaient-ils que celui qui se trouvait de l'autre côté du chemin était le fils du disparu ? Un gros camion transportant une motoneige et un traîneau s'est garé derrière l'ambulance. Trois jeunes Cris vêtus d'imperméables jaunes de pompiers en sont descendus. L'infirmière s'est approchée de moi. « Bonjour. Je m'appelle Émilie. » Je lui ai tendu la main, incapable de parler. J'avais la gorge comprimée, prise dans un étau. Croyait-elle que j'étais simplement un autre travailleur de la forêt ? J'aurais voulu crier que j'étais le fils ! Sylvain l'a prise à part pour tout lui expliquer. Pendant qu'elle écoutait, elle m'a regardé, une fois, avec des yeux tristes, un peu apeurés peut-être. Ses cheveux courts m'ont fait penser à ceux de Marie. Ça tourbillonnait dans ma tête. L'infirmière a dit qu'un autre infirmier l'accompagnait, de même qu'un docteur. Du doigt, elle a désigné l'homme à la barbe. « Il est là depuis hier, mais il repart dans une semaine. Il n'y a pas de médecin permanent à Waswanipi », a-t-elle ajouté avant de s'éloigner avec Sylvain. Était-il dérangés par le fait que je ne disais pas un mot, soudé à ma motoneige. Le docteur est venu vers moi. « Je m'appelle Julien... » Il portait un étui de caméra en bandoulière. Savait-il que j'étais ton fils, papa ? Sans comprendre pourquoi, j'ai eu le courage de lui raconter ce qui s'était passé. Je parlais à toute vitesse. Il m'écoutait comme s'il avait voulu poser un diagnostic, en me regardant droit dans les yeux, sans m'intimider, toutefois. Quand j'ai eu fini, il a dit : « Tout s'organise. On va essayer de partir le plus vite possible. Peut-être que votre père n'est que blessé... »

Je me suis mis à espérer. Il ne faisait pas froid, pas soleil non plus. Le temps était au neutre. Moi, je n'étais plus au neutre. Il y avait peut-être quelque chose à faire. Le docteur l'avait dit. Tout s'organisait. Il ne manquait plus que les policiers de la SQ. Le médecin s'est dirigé vers les Cris pour leur demander s'il était vraiment nécessaire d'attendre plus longtemps. « L'homme, là-bas, dans le bois, il n'est peut-être pas mort. On ferait mieux de ne pas tarder... » J'aimais l'entendre discuter pour moi, comme si c'était lui, le principal concerné. J'ai vu Sylvain hocher la tête. Il n'était pas d'accord. Lui, il ne croyait pas possible que l'homme, là-bas, dans la ouache de l'ours, ait survécu. « On part ! », ai-je eu envie de crier. Soudain, tout me paraissait possible.

Il était presque quatre heures. Le policier Saganash a dit

que si les gars de la Sûreté du Québec n'arrivaient pas dans quinze minutes, on y allait ! De toute manière, il ne fallait pas attendre la brunante. Le problème, c'est que les pompiers n'avaient apporté qu'une seule carabine de gros calibre, une 303. Le policier a dit qu'il vaudrait mieux avoir deux armes. Un ours... Une arme qui s'enraye... Une petite auto s'est garée. Un Cri habillé en chasseur a salué les jeunes pompiers, qui lui ont répondu avec un enthousiasme évident. « Bonjour Tommy », a dit l'infirmière. Il était armé d'une carabine 308. Plus tard, j'ai su que ce chasseur travaillait au dispensaire. Il y gagne sa vie en faisant le ménage. Quand l'infirmière a reçu l'appel d'urgence, il était là. Il avait décidé de venir. Rien qu'à le voir manipuler son arme, on savait qu'il avait chassé toute sa vie. J'aurais voulu le remercier, mais une fatigue terrible me fauchait la nuque. Je flottais dans un mauvais rêve.

Le véhicule de la SQ s'est pointé vers quatre heures et demie. Un homme maigre, assez grand, avec les cheveux gris, l'inspecteur Dugas, s'est présenté aux policiers cris, puis à l'infirmière. Comme c'était la seule femme du groupe, tout le monde allait naturellement vers elle. L'inspecteur était accompagné d'un jeune policier qui avait l'air nerveux. Quand ils ont commencé à revêtir des espèces de survêtements pour protéger leurs pantalons propres, le plus jeune s'est mis à rire. L'inspecteur avait du mal à se tenir sur une seule jambe. Quand il a failli tomber, le jeune policier a trouvé ça très drôle. Tout le monde les attendait, l'ambulancier, les policiers cris, les pompiers, l'infirmière, son collègue, le docteur, Sylvain, moi, mais le jeune riait, riait. Le docteur s'est alors approché de lui. « Le fils du monsieur qui se trouve dans le bois est là... » J'ai baissé la tête. Le rire s'est arrêté net.

La procession des trois motoneiges s'est finalement ébranlée. L'inspecteur s'était assis derrière moi. Dans mon traîneau, il y avait l'autre policier de la SQ et l'infirmier. Derrière Sylvain, qui conduisait la motoneige de papa, se trouvait le policier Saganash. L'infirmière, le docteur et Tommy avaient choisi de prendre place dans le traîneau qu'il tirait. Sans trop y penser, j'avais demandé à Émilie si elle pouvait s'occuper de ma 22. Je savais bien qu'une telle arme ne vaut rien contre les ours, mais j'avais décidé de l'apporter. Les trois pompiers cris suivaient. L'autre policier cri et l'ambulancier allaient nous attendre près de la route. J'avais envie de mettre pleins gaz.

À l'orée de la forêt, à l'endroit où nous avons découvert les traces, nous avons fait halte. Tommy a immédiatement pris les devants, sans qu'il ait à donner d'ordres. L'inspec-

teur Dugas marchait derrière. À la file indienne, nous les suivions. Personne ne parlait. Je me suis demandé si l'ours était sorti de sa ouache. Dans la forêt, c'était le silence parfait. Il me semblait entendre réfléchir autour de moi. « Où se trouve l'ours ? Qu'est-ce qui va se passer ? » À voir marcher le docteur, je me suis dit que ce gars-là connaissait le bois. La bête allait-elle surgir de derrière un arbre, la gueule pleine de sang ? Mon cœur cognait. Curieusement, je ne ressentais plus la fatigue.

L'inspecteur a trouvé la première botte, encore attachée à une raquette. Il l'a manipulée, pendant un temps qui m'a paru long, comme s'il y avait eu mystère à éclaircir. Sylvain lui a indiqué où se trouvait la seconde botte. Tommy a tout d'un coup dirigé son arme vers la gauche en disant quelque chose que je n'ai pas compris. Il avait flairé la bête. Avant tous les autres, à travers le tissu d'aunès, il avait vu les jambes qui sortaient de terre. Prêt à tirer, il regardait dans la lunette de son arme. Quand il s'est remis en marche, nous l'avons suivi. À peu de distance de la ouache, tout le monde s'est dispersé. Deux personnes menaient les opérations : le chasseur cri et l'inspecteur. Le médecin a pris des photos. J'ai rejoint Émilie. L'infirmier a choisi de rester en retrait avec le jeune policier de la SQ et Sylvain. L'inspecteur Dugas a dit qu'il allait sortir le corps du trou. Tommy s'était placé juste à sa gauche, en position de tir. À leur droite, le policier cri attendait, la 303 des pompiers entre les mains. Le docteur a pris une photo des jambes bleues. L'espace d'une seconde, je me suis dit que, moi aussi, j'aurais voulu des photos, peut-être pour montrer la vérité au monde entier, ou pour être sûr, plus tard, de ce que j'avais vécu. L'inspecteur a saisi les chevilles. Très lentement d'abord, puis avec force – il grimaçait – il a tiré. On aurait dit que quelque chose empêchait le corps d'émerger. C'était épouvantable d'y penser. À un moment, le docteur s'est penché comme pour aider l'inspecteur. Les deux Cris pouvaient faire feu à tout moment. L'inspecteur a donné un bon coup. Le corps est venu. En entier.

Une espèce de guenille entortillée te recouvrait le ventre, papa. Tu étais tout nu, le visage défait, décomposé, le cou du côté gauche mangé, dévoré. Quelque chose t'avait lacéré le visage. Il n'y avait plus de muscles, plus de chair sur les os de la face. Il ne restait plus que tes dents, serrées, et un horrible sourire, un sourire de momie. On se serait cru dans un film d'horreur. C'était toi, mais ce n'était pas toi. Tout nu ! Je n'arrêtais pas de fixer ton sourire. Le docteur a dit que le corps portait de multiples lacérations, sur la poitrine et sur le ventre. J'ai regardé ton ventre. Je trouvais la

force, la folie de regarder. Comment pouvais-je voir sans vomir ou hurler ? J'étais là, bien là, mais dans un état second. La bête t'avait griffé partout, sur les côtés, sur les membres aussi. Elle t'avait sauvagement attaqué, puis traîné sur la neige, déshabillé, mastiqué ! Ta ceinture couvrait tes testicules. Autrement, tu étais tout nu, couché sur le dos, à moins d'un mètre de la ouache. L'inspecteur a eu l'air de réfléchir. Les chasseurs ne bougeaient pas. Personne n'osait dire quoi que ce soit. Le docteur s'est penché pour frôler ton cou avec deux doigts, comme s'il avait voulu prendre ton pouls. Il a sursauté. Tout le monde avait entendu grogner. « Je vois la tête ! » a dit l'inspecteur. L'ours a grondé de nouveau. Tommy a tiré. J'ai imaginé l'ours qui galopait, qui chargeait le premier venu, pareil à un fauve. Qui serait la victime ? Le Cri, à ma droite ? Ou moi, ton fils, parce qu'il m'avait reconnu ? Après le premier coup de feu, le silence est devenu quasiment insupportable. Mon regard n'arrêtait pas de se diriger vers ton corps, vers ton visage, vers tes dents de momie, vers tes bras croisés sur ta poitrine comme si tu avais voulu te protéger. Le policier cri a fait feu à son tour. Tommy a terminé le travail avec une dernière balle. « Il a son compte ! », a dit l'inspecteur.

J'ai fait quelques pas en avant, ma 22 entre les mains. Je la tenais si fort qu'elle me faisait mal aux doigts. C'était peut-être insignifiant, mais j'ai demandé au chasseur cri si je pouvais tirer. Je demandais la permission de participer moi aussi à la mise à mort. Dans ma tête, il le fallait ! Le Cri a fait oui en reculant, comme pour me laisser le champ libre. Mon geste ne serait que symbolique. J'ai tout de même vidé mon chargeur : cinq petits coups secs, de simples pétards comparé aux coups de 303 et de 308. J'avais visé la tête de l'ours qui gisait à l'entrée de sa tanière. Il fallait que je me soulage, que je punisse la bête. On ne fait pas ça ! On n'attaque pas un homme vivant ! On ne va pas chercher sa proie à cinquante mètres de sa ouache ! On ne charge pas le premier gibier qui passe à proximité, même après des mois d'hibernation ! On ne tue pas quelqu'un sans défense ! Papa !

L'inspecteur de la SQ a raconté que vingt ans auparavant, dans les environs de Barraute, un homme avait été traîné dans la ouache d'un ours. Selon toutes les apparences, le pauvre était déjà mort quand il avait été charrié, victime d'une attaque cardiaque peut-être. L'inspecteur parlait comme s'il avait voulu faire baisser la tension qui régnait, pour permettre au silence mortel qui s'était répandu dans le bois de s'effiloche. Cet homme avait de l'expérience, de la force et quelque chose d'humble en lui, ce qu'on ne voit

pas souvent chez les policiers. Mais à Waswanipi, cette fois, l'ours devait payer. Ainsi sont les lois non écrites de la forêt. Inexorables. Entre les bêtes sauvages et les humains, depuis toujours, certaines lois priment sur les autres. Un ours ne peut survivre après un tel acte ! Toute mort d'homme doit être punie. J'avais donc tiré.

Le médecin a posé sa main sur ta tempe, comme s'il avait voulu te fermer les yeux. Papa. Mais tes yeux étaient clos. Le docteur voulait-il constater autre chose qu'un décès ? Tommy a commencé à recouvrir ton corps de branches de sapin. Ce geste m'a touché au plus profond. Il était temps qu'on cesse de voir ce rictus-là. Les branches formaient comme un cercueil embaumé, temporaire. Tu aimais tellement l'odeur de sapin. C'était d'une grande dignité. Je n'avais jamais vraiment connu les Cris. J'en avais croisé des centaines depuis le temps que je vivais en Abitibi, mais je ne les connaissais pas. Cette fois, pourtant, un chasseur m'impressionnait, et au plus haut point. J'ai failli pleurer. J'ai détourné le regard. Sylvain s'est approché de moi. Il a posé sa main sur mon épaule. Depuis le matin, il m'observait. Le docteur a pris d'autres photos, cette fois à la demande de l'inspecteur qui en avait besoin. Question de rapport et d'enquête. Des preuves ? Il y avait une mare de sang gélatineux à l'entrée de la ouache. L'inspecteur a dit qu'il allait maintenant extirper la bête du trou. L'infirmière a dit de faire attention : l'ours était peut-être enragé. Au moins, il y aurait une explication. Mais le docteur a dit qu'il doutait beaucoup que cet animal soit enragé. L'inspecteur a pourtant mis les gants jetables que lui tendait Émilie, puis il a enfoncé ses mains dans le trou. Autour du cou de l'ours, il a passé une grosse corde de nylon que lui tendait l'un des pompiers. Puis il a tiré, aidé par deux pompiers. Rien ne bougeait ! La bête était-elle si grosse ? Sylvain et Tommy leur ont donné un coup de main. Pendant qu'on halait l'ours sur la neige, le docteur s'est agenouillé près du corps de papa, comme pour le surveiller. Après avoir écarté les pattes de l'ours, Tommy a dit que c'était un mâle. L'inspecteur a évalué le poids de la bête à cent cinquante kilos. Il n'était pas gros à ce point, cet ours. J'en avais vu de plus géants, de plus menaçants. Il faisait pitié. Tout comme mon père. Deux morts, côte à côte, sur la neige, devant un trou de sang ! Le docteur a dit qu'on allait tout de même procéder à des analyses de la tête de l'ours. Il faudrait l'envoyer au Sud. L'un des pompiers est parti chercher une motoneige et un traîneau.

Entre les arbres, sur la croûte, le pompier a manœuvré remarquablement bien. Après avoir emmitouflé le corps de papa dans une espèce de grand papier jaune, le docteur,

l'infirmière et l'infirmier l'ont chargé dans le traîneau. Puis le conducteur de la motoneige est reparti ; Émilie avait pris place derrière lui. J'ai suivi, à pied. Je n'avais plus de salive. Sylvain, tout près, restait silencieux, mais immensément là. Une seule fois, je l'ai regardé dans les yeux, me demandant si j'avais l'air aussi épouvanté que lui. Une fois parvenu à ma motoneige, j'ai conduit le docteur, Tommy et l'inspecteur, tandis que Sylvain se chargeait des deux autres policiers et de l'infirmier. Les pompiers allaient ramener l'ours. Pendant le trajet du retour, la laideur de la forêt dévastée m'a écoeuré.

Quand nous avons stoppé au bord de la route, l'ambulancier était déjà parti avec papa, en direction du dispensaire. Le policier Saganash a dit qu'une fois au village, il s'occuperait de faire découper la tête de l'ours. Tommy avait l'air de quelqu'un qui va pleurer. Dans l'esprit cri, l'ours représente la bête par excellence, c'est-à-dire le plus intelligent des animaux. En abattre un n'est pas une affaire ordinaire, surtout dans un tel contexte. Chez les Cris, parfois, l'ours prend autant de valeur qu'un humain. Même carnisier, même après un crime pareil, l'ours reste un être sacré.

Le docteur est venu me serrer la main. « Tu as beaucoup de courage », a-t-il dit, à voix basse. Il était visiblement ému. Émilie et l'infirmier m'ont aussi donné la main, de même que les policiers de la SQ. Puis les pompiers sont arrivés avec la bête. Tommy s'est approché de moi. Il m'a pris dans ses bras, pas longtemps, mais assez fort pour que ce soit évident, comme si j'avais été son fils, quelqu'un de sa famille. Les policiers cris ont fait la même chose, l'un après l'autre, puis chacun des pompiers. Avec calme, sans un mot, ils me donnaient l'accolade, comme si j'étais l'un des leurs.

Au dispensaire de Waswanipi, tout s'est accéléré. J'ai fait une déposition officielle au jeune policier de la SQ. Il en avait besoin. Je ne comprenais pas qu'on veuille que je raconte tout encore, alors que tout le monde connaissait déjà l'histoire ! J'ai entendu l'infirmière qui avait rejoint le coroner au téléphone, à Val-d'Or. Le docteur m'a demandé si je souhaitais que papa subisse une autopsie. J'ai dit oui. Je voulais savoir si l'ours lui avait cassé le cou. Le docteur a expliqué au coroner ce qui s'était passé. Puis il m'a demandé si je voulais lui parler à mon tour. Même si j'avais tout dit au policier, j'ai répété mon histoire. Avec le coroner, à l'autre bout du fil, je m'exprimais de plus en plus mal, mâchant mes mots, comme si les sons n'arrivaient plus à sortir correctement de ma bouche. Bizarrement, plus le temps passait et plus j'avais l'impression de nager sous l'eau. Le policier Saganash est alors entré en demandant dans quel

contenant on devait mettre la tête de l'ours. Après avoir laissé le coroner, j'ai appelé Fernande chez elle. J'ai dit : « Papa est mort ». Elle a crié, mais une seule fois. Je lui ai raconté. Elle voulait venir d'urgence pour identifier le corps. J'ai dit que ce n'était pas nécessaire. Quand elle a insisté, j'ai dit que je passerais la voir et j'ai raccroché. Le docteur est venu vers moi. Selon lui, d'après les blessures au cou, papa était décédé d'une hémorragie. « La jugulaire ou la carotide... Il n'a pas souffert », a-t-il ajouté. Je voulais croire le docteur. Il parlait comme j'avais besoin qu'on me parle. Il ne m'avait peut-être pas serré dans ses bras comme les Cris, mais, à sa manière, il voulait mon bien. Il a dit qu'il avait souvent rencontré des ours dans le bois. Cette histoire, pour la première fois cependant, changeait tout pour lui.

J'ai eu un vertige. Je suis allé me laver le visage à la salle de bains. À mon retour, j'ai vu Sylvain, appuyé contre le mur, très pâle. Cet ami-là m'était essentiel. Le docteur est revenu et m'a proposé de me donner quelque chose pour dormir... J'ai refusé. « C'est demain que ça va être le plus dur. Tu jetteras le médicament si tu n'en as pas besoin », a-t-il dit calmement. J'ai accepté. Émilie m'a donné un petit bocal contenant cinq pilules. Ils savaient que ce serait utile. Plus tard, quand je n'ai pas pu dormir, je les ai avalées, toutes. Papa. Tes jambes raides, toutes bleues, hors du trou ! « Papa ! » Ce mot-là me faisait mal.

Quand l'heure est venue de repartir pour Senneterre, Sylvain a pris le volant. Dehors, il pluviotait. L'asphalte était dangereusement verglacée. À peine dix kilomètres à l'ouest de Waswanipi, nous avons dû nous arrêter. Une camionnette avait dérapé. Après plusieurs tonnes, elle s'était retrouvée au fond d'un ravin. Les trois blessés, deux hommes et une femme, des Cris, s'étaient hissés au bord de la route. Le plus vieux saignait à cause d'une plaie à la tête. Nous leur avons donné les premiers soins. Vingt minutes plus tard, l'ambulance de Waswanipi est arrivée. Les ambulanciers n'en revenaient pas que je sois encore là ! Les Cris auraient pu se tuer. Mais, de toute évidence, ils n'avaient que des blessures superficielles. La chance. Ils étaient tous sous l'effet de l'alcool. « Il y a un bon Dieu... » ai-je pensé. J'ai repensé à toi, papa. Tu étais peut-être déjà parti pour la morgue. Papa. Agir m'avait fait du bien. Le fait d'être utile, de rassurer ces blessés, m'avait permis d'oublier, momentanément, comme si cela m'avait remis en vie. Il pleuvait de plus en plus. Je me suis assis dans la neige. Sylvain grelottait. Je regardais le noir du ciel, les épinettes, tout autour. J'aimais ce pays et ses gens. Je me suis dit : je t'aime, papa. J'allais continuer à le faire. Rien ne changeait entre nous. ❧